

JOURNAL ASIATIQUE



NEUVIÈME SÉRIE

TOME V

NOTICE

SUR

LE POÈTE PERSAN ENVERI,

SUIVIE D'UN EXTRAIT DE SES *ODES*,

PAR

M. FERTÉ,

CHANCELIER DE LA LÉGATION DE FRANCE À TÉHÉRAN.

On résume généralement la poésie persane dans cinq ou six grands noms : Firdousi, Saadi, Roumi, Hafiz, Djami et Nizami. Mais causez avec un lettré indigène ou feuilletiez une anthologie, c'est par centaines que surgissent les illustres poètes, tous « les uniques de leur siècle », tous « la gloire de leur époque ». Nulle hiérarchie de mérite, de genre. A chacun d'eux, sans distinction, le même cortège d'épithètes laudatives, de qualificatifs hyperboliques. Ne demandez pas d'ailleurs à votre « Khodja » ou au compilateur de « Tezkérés » l'ombre de sens critique. Tout est d'égale valeur à ses yeux, l'or pur et le plomb vil, ou plutôt il n'y a que métal précieux, d'aloï irréprochable. Cependant il est certaines individualités qui se détachent sur cette armée de rimeurs et dont les œuvres constituent le livre d'or de la poésie

persane, et ces privilégiés de l'admiration nationale ne sont pas seulement ceux à qui leur talent, plus conforme à nos goûts et à nos habitudes littéraires, a donné place dans le panthéon de la poésie universelle, mais aussi ceux qui, par leurs qualités et surtout par leurs défauts, incarnent vraiment cette poétique spéciale, si chère à l'Iran, dont ils nous offrent les plus parfaits modèles. Tels sont Khakani, Kemal eddin Isfahani et Enveri. C'est ce dernier que nous voudrions faire connaître aujourd'hui au public.

Nous ne possédons sur sa vie que fort peu de renseignements et souvent contradictoires. Nous allons résumer, en cherchant à les concilier, ceux que nous avons trouvés dans les Tezkérés, dans Khondémir et aussi dans les œuvres du poète lui-même.

Aouhad eddin Enveri, plus communément Hekim Enveri, naquit, à une date inconnue, dans la province d'Abiverd, au village de Bedana, près de Mehana. La plaine où est situé ce village s'appelle le désert de Khaveran¹. C'est pourquoi Enveri porta tout

¹ Au sujet de Khaveran, nous lisons dans Daoulet Chah : « On dit que de Khaveran sont sortis quatre grands hommes et qu'il n'y en a pas comme eux de cinquième. Voici un quatrain là-dessus : « De la terre de Khaveran (ou d'Orient) quatre soleils ont évolué dans le ciel de la gloire et cela en une journée : un ministre comme Bou Ali Chadan, l'illustre vizir; un savant comme Es'ad de Meïhenè, l'impeccable; un mystique pur comme Bou Saïd, le prince de la vie dévote (cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, p. 192 et 558); un poète puissant comme Enveri, la gloire du Khorassan. » Khadjeh Ali Chadan de Khaveran fut le vizir de Togroul beg Mikail le Seldjoukide; c'était un homme de bien, pieux, sage, avisé, expérimenté. Quand la vieillesse et les infirmités l'obli-

d'abord le surnom poétique de Khavéri. Sur la prière de son maître Ammara, il l'échangea contre celui d'Enveri. Il s'adonna à l'étude des arts et des sciences au séminaire de l'école Mansouriè, à Tous. Il y amassa un vaste bagage encyclopédique dont il se montrait très fier et dont ses œuvres portent la trace. « Les distiques suivants, dit Khondémir, fruits de sa muse, confirment ces prétentions :

« Bien que je me sois concentré exclusivement dans le panégyrique et l'ode, ne crois pas que je sois impuissant dans l'expression poétique des choses spirituelles (معانی). Au contraire, de toutes les sciences que cultivent mes contemporains, soit pour le détail, soit pour les généralités, il n'en est pas une où je ne me sois exercé. Je sais un peu de musique, de logique et d'astronomie. Je dirai plus exactement que j'y suis

gèrent à donner sa démission, il fit nommer Nizam el-Mulk à sa place comme vizir d'Alp Arslan, fils de Djegher beg. Chaque fois qu'Alp Arslan constatait la capacité et le mérite de Nizam el-Mulk, il bénissait la mémoire de Khadjeh Bou Ali.

« Maître Es'ad de Meïhéné était un des princes de la théologie. Abou Hamid Ghazali soutenait une thèse en présence de sultan Mahmoud Melik Chah; tous les théologiens du Khorassan avaient pris parti pour maître Es'ad. La première question que ce docteur posa fut celle-ci : « Êtes-vous Schaféite ou Hanéfite? » Ghazali répondit : « En métaphysique, je suis la doctrine de la preuve philosophique; mais, en matière de théologie, je me conforme à la loi du Coran. Ni Abou Hanifa, ni Chaféi ne m'intéressent. » Maître Es'ad reprit : « C'est là une erreur. » Ghazali répondit : « Malheureux, si tu possédais un atome de la vraie science, tu ne m'accuserais point d'erreur. Tu es resté esclave de la forme extérieure, mais tu es excusable; n'était le respect dû à ton âge et à ton rang, je discuterais avec toi et je montrerais la voie de la vérité. »

noire misère. Sur ces entrefaites, le cortège du sultan Sindjar descendit dans la célèbre prairie de Radegan¹. Enveri était assis devant la porte de la medressé. Il vit passer un personnage à cheval entouré d'un nombreux domestique. « Quel est cet homme? » demanda-t-il. — C'est un poète, lui répondit-on. — « Dieu soit loué! s'écria-t-il, la science est prisee si haut et me voici dans la plus profonde misère. La poésie est si peu estimée et ce poète a un tel train. Par la grandeur et la majesté de Dieu, désormais je vais me consacrer exclusivement à la poésie qui occupait le dernier rang de mes titres. » Cette nuit même il composa l'ode à sultan Sindjar qui commence ainsi : *Guer dil o dest . . .* Il se rendit le lendemain à la cour du roi et la lui lut. Le sultan était connaisseur; il reconnut au style que c'était un savant et un esprit solide; il applaudit à l'œuvre et demanda au poète : « Désires-tu être attaché à ma personne ou bien es-tu venu pour obtenir une gratification? » Enveri baisa le sol et improvisa : « Dans ce monde je n'ai d'autre refuge que le seuil de ta cour. Je ne sais où porter ma tête si ce n'est à cette porte. » Le sultan lui accorda une pension mensuelle. Jusqu'à la mort de ce prince il resta attaché à son service et, dans cet intervalle, il lui dédia plu-

¹ Célèbre prairie aux environs de Tous. (Cf. Defremery, *Recherches sur trois princes de Nischapour*, 1846, notes des pages 12 et 39.) Dans les historiens persans de l'époque mongole et timouride, son nom revient fréquemment sous la forme : *Eleng Radegan* (النك رادگان) « prairie de Radegan ».

« roi, vive le roi, vive le roi! Vive l'émir, vive l'émir, « vive l'émir! » Mo'izzi l'interrompit : « Si tu récitais « le second hémistiche en commençant ainsi : « Vive « la lune (*ter*), cela vaudrait bien mieux. — Évi- « demment, répliqua Enveri, tu as oublié qu'un roi « ne peut se passer d'un émir », et il continua à dé- biter autres balivernes de la même force. Mo'izzi se figura avoir affaire à un bouffon et lui dit : « Demain « matin, trouve-toi à la cour du sultan : je lui expo- « serai ta situation et j'obtiens qu'il t'attache à son « service. » Le lendemain, Enveri s'habille avec élé- gance, se coiffe d'un turban imposant et entre à la cour pendant que Mo'izzi était près du monarque. En ce moment on vient le quérir dehors, car Mo'izzi avait raconté qu'un bouffon nommé *Aouhad eddin*, et qui disait des poésies fort drôles, se trouvait à la porte du palais. Lorsqu'Enveri pénétra dans la salle d'audience, Mo'izzi, s'apercevant qu'il avait changé de vêtements et de manières, comprit que la veille le poète s'était moqué de lui, et que ses façons d'agir n'avaient été qu'une supercherie; mais pris de court il ne put que dire : « Déclame-nous l'ode que tu as « composée en l'honneur du sultan. » Enveri récita les deux premiers vers de la cassidè célèbre : *Guer dil o dest. . .*, puis se tournant vers Mo'izzi : « Si « vous avez composé cette ode-là, vous, eh bien! ré- « citez la suite; sinon avouez qu'elle est la fille de ce « cerveau vierge, car je vais achever de vous la dire. » Mo'izzi resta confondu et le sultan comprit comment ce poète en usait avec ses confrères. Enveri acheva

sa récitation et la faveur du prince brilla sur lui. Il lui donna place parmi les gens de mérite et les familiers de sa cour auguste. »

Les deux versions de Daoulet Chah et de Khondémir ne sont pas incompatibles. Il suffit d'admettre que ce poète au cortège pompeux dont le spectacle déterminait la vocation d'Enveri n'était autre qu'Émir Mo'izzi, le *roi des poètes* de sultan Sindjar.

Quoi qu'il en soit, Enveri devint le poète favori de sultan Sindjar. Il l'accompagnait pendant ses campagnes et improvisait des poésies de circonstance. Par exemple, lors de l'expédition de Merv, le sultan était descendu dans un village nommé Akhsiket¹; on assigna à chaque favori un logement; Enveri eut également le sien. Les moustiques et les puces foisonnaient dans la maison; il ne put fermer l'œil jusqu'au matin. Lorsqu'il se présenta devant Sindjar, le prince lui demanda: « Eh bien, maître, comment avez-vous passé la nuit? » Le poète répondit par cette improvisation: « Du soir au matin, dans le royaume de mon corps, la puce a dansé, le cousin a joué de la flûte et votre serviteur jouait de la harpe (en se grattant). »

Après que sultan Sindjar eut disparu dans la catastrophe des Ghouzzes (voir plus loin, note de la page 257), on perd les traces du poète. Il rechercha

¹ Akhsiket, bourgade du Fergana, patrie du célèbre poète Asir ouddin Akhsiketi, sur lequel on peut consulter le *Catalogue des manuscrits persans du British Museum*, par Charles Rieu, t. II, p. 563.

aussi sous mon humble toit. La bouteille de la patience (puisse-t-elle rester pleine!) vaut à mes yeux une amphore de vin. Ma plume mignonne et son doux froufrou sont mes concerts de rebec. La pelisse bleue du soufi, je la place au-dessus de mille vêtements de satin. En dehors de cela, peu ou prou serait le pire châtement, aussi Dieu m'en garde. Que ce Cassandre grognon de Monde ne trouble pas la pensée qui loge dans ma seigneurie. Le service du souverain (puisse-t-il demeurer!) n'est plus le fait de mon tempérament. Celui qui est à la fois mon asile et mon but m'a désormais fermé la route du retour. Si cette conduite est un péché, qu'y faire? Ce péché est ma bonne œuvre à moi. Son message vivifiant, je le sais, veut mettre un terme à ma détresse; ma langue ne peut lui répondre; ma demeure, ma vie répondront pour moi! »

Enveri mourut à Balkh en 587 ou 592 de l'hégire; la date est incertaine; celle que donne Daoulet Chah, 547, est réfutée par l'anecdote astrologique rapportée plus haut et par plusieurs passages de son Divan prouvant que le poète survécut à son bienfaiteur. Il fut enseveli dans le mausolée d'Ahmed Khazrevi, à Balkh.

L'auteur de cette notice l'a fait suivre de la traduction des dix odes réputées les plus célèbres parmi les œuvres d'Enveri. Nous donnons ici les trois premières à titre de spécimen et comme preuve de l'impossibilité de rendre acceptable en français, quel que soit le talent du traducteur, le lyrisme forcené et les métaphores gigantesques qui font, aux yeux des Persans, le principal mérite des poètes de cette époque. (B. M.)

I (p. 1, édition de Tebriz, 1266 de l'hégire.)

Quelle jeunesse et quelle beauté le monde vient de retrouver! Comme la terre et le ciel se sont renouvelés! La durée de la nuit surpassait celle du jour; tout est changé. L'un ne cesse d'augmenter, l'autre de décroître. La chaleur estivale¹ exhale le souffle résorbé. Le ramier délie sa langue captive. Le jour où l'on proclama l'automne, le parterre du jardin s'est porté caution au rossignol pour la rose. Aujourd'hui, parterre et jardin sont assignés en justice; certes, au défaut de l'accusé, ne saisit-on pas le garant? Le rossignol n'interrompt pas un seul instant sa chanson; aussi le cyprès onduleux ne cesse pas d'être ravi en extase². Sans doute, la gazelle a laissé tomber sur la verdure sa poche de musc, car auprès du sol du parterre ambre et myrobolan ont perdu leur gloire³. Si le vent du matin a peint le basilic de couleurs fines⁴, pourquoi alors colore-t-il de son reflet l'eau courante? Doucement s'efface à l'œil le secret du cœur de l'eau (la glace) pour permettre à la terre de révéler le sien (le gazon). Le

¹ جمره Djemrè désigne la chaleur latente. Elle est de deux sortes que les calendriers distinguent de la façon suivante : « Sukout-i-djemrè bé ma « tombée de la chaleur dans l'eau »; Sukout-i-djemrè bé arz « tombée de la chaleur dans le sol ».

² حال hal, « état d'extase ».

³ آب بشد, âb bechod « être déshonoré, perdre son éclat ».

⁴ خام khâm. La couleur est dite crue quand elle n'a pas subi la cuisson et qu'elle est seulement appliquée.

fruit du saule n'a ni nom ni signalement (puisqu'il n'existe pas). De même à l'ombre du saule le jour perd son nom et son signalement (tant l'ombrage est épais). La montagne est une amande double, un étincelant poignard¹ dont la lèvre n'a jamais baisé la pierre à aiguiser. Quand le Roustem d'avril courbe son arc², la pluie printanière arrache à l'épaule de la montagne son bouclier de neige. Mais si celle-ci perd son stock de camphre³, elle y gagne un écrin de pierres précieuses. Voyez par là comme parfois il y a profit à faire de mauvaises affaires. Il n'y a point lieu de s'étonner de l'extrême humidité de l'atmosphère puisque le nuage cède sa propriété à la vapeur. Si la gorge de la nuée est coupée comme il convient⁴, pourquoi ne met-elle pas un frein aux torrents qui s'en échappent, et si cette nuée n'était la nourrice de la fleur, pourquoi celle-ci ouvrirait-elle la bouche avec convoitise vers elle? Et si la tulipe n'était une bougie allumée, comment illuminerait-elle les alentours? Non pas! C'est la lance du Printemps dont il a teint en rubis la pointe dans la

¹ خنجر الماس : Khandjar-i-elmas. Se dit des fruits à l'enveloppe bifoliée; en persan : dou bergui, دو برگی.

² قوس قزح, en arabe, قوس قزح, souvenir d'un rôle solaire de ce héros évhémérisé par la légende.

³ بیضه کافور. Les épiciers persans vendent le camphre en pains semblables à un œuf.

⁴ کر نایزه ابر پاک برده. L'art consiste, en égorgeant le bétail, à perdre le moins possible de sang pour conserver sa saveur à la chair. On fait une entaille à la gorge et l'on n'achève la décapitation que plus tard. C'est ce qui s'appelle : pak buriden « couper proprement ».

discorde ne laisse plus de place à l'espérance ni au pardon, pour les serviteurs de Mars. Sous le choc de ton attaque s'élève une telle poussière qu'on ne distingue plus le haut du bas. La vipère de l'arc¹ joint sa double tête; à sa vue, le vautour² du carquois ouvre l'aile pour prendre l'essor. L'air que colore le reflet des lances de rubis fait honte au parterre de tulipes. Tantôt le gémissement intercepte la route de l'air au cri du vainqueur, tantôt ce dernier étouffe la plainte sur la lèvre du vaincu. Ta main lâche-t-elle les rênes, plus de pied qui résiste dans l'arçon. L'œil de la cotte de mailles surprend les battements du cœur sans avoir besoin de tâter le pouls³. Parmi la poussière que soulève le galop des cavaliers, ainsi que le vent, le lion de tes étendards dévore les lions féroces de l'armée. Dans ta main, la lance change d'aspect, tant elle perce⁴ soit le brave, soit le lâche. Ton glaive dresse la table aux bêtes fauves; les crânes sont les coupes du festin. Le sabre de ta guerre sainte enrichit en une minute des milliers d'héritiers et de croque-morts⁵. Le Dieu des deux Mondes t'abrite sous son aile. Tes envieux sont la proie de l'humili-

¹ C'est par erreur que Johnson donne au mot قوربان le sens de « carquois ».

² كركس تركش désigne les flèches. Dans la légende, l'aigle et le vautour sont l'ennemi-né du serpent.

³ ديدن شريان. En arabe : جس النبض.

⁴ Le texte imprimé (Tebriz, 1266) porte چنبد; il faut lire بسنبد, de sumbiden « perforer ».

⁵ Mersiè-khan désigne l'ensemble des gens employés dans les funérailles, porteurs, pleureurs et pleureuses, etc.

liation. Tant que¹, chaque année, l'univers rajeunira et vieillira et que, par degrés, il fera de l'adolescent un barbon, tant que le pan limitera la ceinture de toute chose, que cet univers reste éternellement jeune sous le manteau de ce prince, qu'il dure à jamais! Dans chacune de ces années, chaque heure vaut mille siècles. Il est gouverné par un vizir dont l'existence explique clairement le but de la Création. Dans l'empire, rien, sauf le fetva du mufti de sa puissance, ne saurait commenter le verset de sa gloire. Est-il joyeux, il dilate l'âme dans le corps; mais, au jour de sa colère, il affranchit l'âme de sa prison. C'est un politique consommé dont la diplomatie correcte enchaîne aux pieds du roi le César et le Grand Khan. C'est le ministre Djelal ouddin qui de sa cour sublime rend la justice aux justiciers. La langue de sa plume parle-t-elle, on préfère aux miracles des prophètes la magie de son éloquence. Lorsque l'océan² de sa générosité soulève ses nuées, la pluie des bienfaits que verse sa main monte jusqu'au ciel. Ses mœurs, sa race font honte aux rois eux-mêmes. On ne saurait prétendre à de tels titres. C'est sa connaissance du mérite qui lui a valu son rang. Dieu ne dispense la grandeur qu'à celui qui

¹ . . . ۛ. Ici commence la partie de la casside appelée *Charita*, elle comprend les vœux du poète en tant que subordonnés à l'accomplissement de telle ou telle condition empruntée au cours normal des choses naturelles. On trouve des exemples de cette figure dans les églogues de Virgile.

² Océan, nuées, pluie, mains sont autant de métaphores classiques pour caractériser la générosité.

ou de bien ne lui est caché. Chaque chose en son temps¹. Maintenant il conduit vers l'Iran son armée, lui le monarque juste, le Khakan magnifique qui, depuis soixante-dix générations, compte dans sa race tant de princes et de souverains. Il s'enorgueillit à jamais d'avoir été appelé « mon fils » par le roi des rois, sultan Sindjar en présence d'un aréopage de rois. Il veut tirer vengeance des Ghouzzes²; car le devoir d'un fils est de venger son père³. Puisque

¹ Comparer l'apophthegme arabe : الامور مرهونة باوقاتها.

² Sur les Ghouzzes qui jouèrent un rôle important dans toutes les révolutions de cette époque et qui paraissent avoir été chrétiens, voir *Chrestomathie persane* de M. Schefer, t. I, p. 39-40.

³ Nous donnons d'après le *Habib ussyer* de Khondémir le résumé suivant de la catastrophe où sombra l'empire de sultan Sindjar :

« Ce qu'on appelait *la horde des Ghouzzes* (حشم غز) se composait d'environ quarante mille familles turcomanes. Elle campait dans les provinces de Khotlan et de Tchagauian sur la frontière des États de Balkh, de Condouz et de Boklan. Chaque année ces nomades livraient vingt-quatre mille moutons aux officiers de la bouche pour le service de la table royale. Moyennant cette redevance (cf. *Journal asiatique*, août-septembre 1864, p. 261), ils n'étaient pas inquiétés. Il arriva qu'un serviteur du maître d'hôtel du sultan se rendit, suivant l'usage, chez ces tribus pour réclamer les moutons, mais que, contrairement à la façon d'agir de ses prédécesseurs, il commença à chicauer sur le plus ou moins d'embonpoint du bétail livré. Les Ghouzzes exaspérés le mirent à mort et se dispensèrent d'acquitter leur redevance. Le maître d'hôtel, redoutant la sévérité de son maître, tut l'aventure et pendant quelque temps il approvisionna de moutons, à ses frais, la table royale. Sur ces entrefaites, le gouverneur de Balkh, Émir Comatch, vint à Merv et le maître d'hôtel lui ayant révélé la situation, Comatch échangea avec le sultan quelques paroles au sujet de l'attitude arrogante des Ghouzzes et obtint d'être nommé inspecteur de la horde. A peine de retour à Balkh, il envoya réclamer aux nomades l'arriéré de leur redevance de bétail. Les Turcomans répondirent qu'ils étaient les serviteurs

à la ruine? Ô prince, dont le règne égale en durée celui de Keyomers, juste comme Cosroès, beau comme Minotchehr, glorieux comme Féridoun, écoute par bienveillance l'histoire des gens du Khorassan et ensuite abaisse sur eux un regard non moins bienveillant. Ces cœurs misérables et affligés te crient: « Ô toi qui verses au cœur de l'empire et de la foi la joie et l'orgueil de la victoire, ignores-tu que, sous les pieds de ces brigands sinistres, il n'est plus une parcelle du Khorassan qui ne soit sens dessus dessous? Ignorest-tu que de tout ce qu'il y avait de bon dans l'Iran entier il ne reste plus la moindre trace? Les vilains commandent à leurs seigneurs; les gueux

jours et plusieurs nuits. On mit à la torture les notables pour les contraindre à découvrir le lieu où ils avaient caché leurs trésors. Nichapour et le Khorassan tout entier subirent le même sort. Un grand nombre de cheikhs et de savants périrent dans les tourments, entre autres l'illustre Mohammed ben Yahya dont on remplit la bouche de terre. Le Khorassan fut complètement ruiné. Sultan Sindjar resta quatre années entre les mains des nomades. La nuit, il était gardé dans une cage de fer; le jour, on le faisait asseoir sur le trône. Suivant leurs caprices, ils rédigeaient des rescrits sur lesquels ils l'obligeaient à apposer son sceau. La femme du sultan, Turkan Khatoun, était tombée également entre leurs mains. Lorsqu'elle mourut, en l'an 551, Sindjar prit la résolution de s'enfuir. Il fit aviser Émir Ahmed Comatch, préfet de Termed, d'avoir à préparer des bateaux sur la rixe de l'Amou. Un jour, sous prétexte de chasse, il entraîna Émir Elias le Ghouzze, qui était chargé de veiller sur sa personne, jusqu'aux bords du Djeihoun; et Emir Comatch, sortant à l'improviste de son embuscade, enleva le sultan d'au milieu des Ghouzzes, le fit entrer dans un bateau et le conduisit au château de Termed. Le sultan, après avoir rallié ses partisans, se rendit à Merv. Le spectacle de la ruine générale de son royaume le remplit de douleur. Il tomba malade et mourut le 5 rebi ul evvel de l'année 552 (18 avril 1157). »

dominent les gentilshommes. On voit à la porte des serfs les hommes libres, tristes et affaîssés. Les justes sont opprimés et captifs sous la main des vauriens. On ne voit d'homme satisfait qu'au seuil de la vie, on ne trouve de vierge que dans le sein de la mère. Dans chaque ville, les mosquées-cathédrales servent d'écurie à leurs bêtes de somme, elles n'ont plus ni toit ni porte. Nulle part on ne dit le prône au nom des Ghouzzes, car dans le Khorassan il n'y a plus ni chaire ni prédicateur. Les enfants précieux sont immolés, et si leur mère les voit subitement, la crainte étouffe ses cris dans sa gorge. On fait subir aux musulmans de telles avanies que les musulmans n'en font pas la centième partie aux infidèles. Les fidèles trouvent la paix dans l'empire de Roum ou du Khitaï. Mais au sein de l'Islamisme il n'y a pas un atome de sincérité. Secours ton peuple dans la détresse, ô noble prince, arrache ce royaume à la tyrannie, prince magnanime! Au nom du Dieu qui orne les dinars de ton nom et qui a posé la tiare sur ton front, ramène le calme et la paix dans le cœur du peuple de Dieu! Délivre-le de ces Ghouzzes vils, sinistres et ravageurs. Il est temps qu'ils trouvent dans ta lance notre vengeur, dans ton glaive un justicier. L'année passée, tu as enlevé d'un seul coup leurs femmes, leurs enfants et leur or; cette année-ci, ravis leurs âmes d'un second coup! Est-ce que l'Iran, qui excitait la jalousie du Paradis, doit rester jusqu'au jugement dernier la proie de ces barbares néfastes? Loin des lieux dont leur tyrannie a fait un enfer, vers ces

pays florissants? L'Iran ressemble à un marais stérile. Tu es un nuage; mais le nuage répand ses eaux sur le marais comme sur le verger. En ce jour, tu es le justicier pour le faible et le fort. Le justicier doit (surtout) réparer le dommage des faibles. L'Iran comme le Touran est ton bien. Pourquoi serait-il déshérité de ta sollicitude? Si ton pied orne l'étrier pour cette expédition, le Ghouzze infâme s'enfuira jusqu'au couchant. Quand arrivera le jour où des confins les plus reculés du Khorassan viendra l'évangile de la victoire à l'oreille du soleil de l'humanité, le prince des savants, le ministre du Monde, le régent de son siècle, la source de tout talent et de toute gloire, la règle du mérite et de la science, le Soleil de l'Islam, égal du ciel, Borhan eddin, dont le premier est l'esclave et le second le serviteur; lui que ton amour rafraîchit comme le savoir refléurit l'âme, lui qui est épris de ta face comme la lune du soleil; que Dieu très haut et très grand soit son aide en toute affaire, pour que dans toute cette affaire-ci il te prête l'aide de ses auspices! Cette entreprise ira droit comme un calem, si le premier ministre la prend à cœur. Ombre de Dieu, il est auprès de toi l'intercesseur du peuple affligé, comme le prophète le fut pour la troupe des fidèles. Si tu délivres le peuple de cette engeance funeste, le Créateur, au jour du Jugement, t'affranchira de toute crainte. Ô toi qui, comparé à sultan Sindjar ton précepteur, es comme lui un prince juste et pieux, tu as vu le maître des horizons Kemal eddin; le monde ne connaît certes

pas un maître plus parfait que lui. Tu sais bien quelle était et jusqu'où s'étendait pour lui la confiance de ce monarque (Sindjar) dévot, à l'auguste aspect. Il est certain qu'il n'a ignoré aucun des secrets des royautes soit en bien, soit en mal. Il est non moins évident que, comme le soleil orne le ciel, toute sa vie il orna dignement la Perse. On sait ce qu'il a fait pendant la guerre comme pendant la paix pour la gloire de sa patrie et de l'empire. Les fils du Khorassan ont dit à Kemal eddin : « Porte notre supplique aux pieds du Khakan, maître du monde. » Lorsque tu lui exposeras cette lamentable histoire, sa générosité et sa bienveillance parfaite lui feront un devoir d'ajouter créance aux paroles de Kemal eddin. Ô roi de l'Orient, écoute de sa bouche l'exposé de l'état du Khorassan et de l'Irac, car il le sait par cœur comme son bréviaire¹. Afin de diriger ta vigilance, comme une flèche, contre cette horde, Kemal s'est placé comme un bouclier devant le danger. Ses paroles sont pure sollicitude, car il n'aspire ni aux honneurs ni aux grandeurs. Il veut uniquement la gloire de ton empire. Ô prince, vous êtes maître en toute chose, mais surtout dans l'art du style rythmé et de la brillante poésie. S'il se rencontre dans mes rimes des répétitions ou des fautes contre la prosodie, c'était inévitable, ne fais pas rougir ma muse. Comme l'a dit 'Am'ak, ce clerc ès éloquence : « Vent, porte à Isfahan la terre souillée de sang. » Sans aucun doute, il portera secours à ce malheureux peuple, lorsqu'il

¹ الحمد.

apprendra par ce canal leur triste situation. Tant que le Soleil, voyageur du firmament, illuminera le monde, ô prince équitable, jouis de ta toute-puissance !

III (p. 31).

Voici le moment de boire, de rire et de s'amuser¹. Si c'est le premier du mois de Redjeb, c'est aussi le milieu de la semaine². Voici la saison des feuilles mortes, il faut absolument verser dans la coupe ce qui provoque et stimule l'allégresse³. La mère de la vigne est devenue stérile et se refuse à enfanter. Que peut-elle faire ? la sève est impuissante et la nature adopte le célibat. La fille de la vigne (la grappe) que naguère tu voyais au cep, son berceau, il y a beau temps qu'elle est suspendue au plafond, la tête dans le chanvre⁴. Le poil pousse sur l'autre, il darde son glaive, jaloux de voir dans le cabinet particulier de la cave la lèvres de la cruche sur celle de la fille du verger. Sans l'automne, ce banquier qui jette des bourses pleines (d'or) dans le jardin, comment expliquer que la pelouse soit toute en or après son départ⁵ ? Il n'y a rien de surprenant si (au printemps),

¹ « *بهر خوردن* » « jouir de... »

² Mot à mot : « *ناف هفته* » « le nombril de la semaine ». C'est le mardi, la semaine musulmane commençant le vendredi.

³ L'automne se dit « *berg-rizan* ». L'auteur joue sur le double sens du mot *berg* qui signifie à la fois « famille » et « faculté ». Quant à *rikhten*, il a le double sens d'« effeuiller » et de « verser ».

⁴ « *در کنب* ». C'est ainsi que l'on conserve les grappes pendant l'hiver.

⁵ Jeu de mots intraduisible sur *zheb* « or » et *zhab* « départ ».

victoire. Dans la mêlée du combat, l'ondolement de son étendard décide du gain de la journée. Taher, saint personnage que le Ciel appelle le ministre à l'âme pure, au grand cœur, à la noble race. Avec le superflu de la table de sa générosité, il n'est personne dans le monde entier qui ait au cœur l'angoisse de la convoitise. Si dans les neuf cieux jaillit un éclair de perfection, il est emprunté à la splendeur de son intelligence. Sa cour est le berceau où est née la royauté de l'Iran. Sa justice secourable est l'arbitre de la foi arabe. Une nuit, il songeait à conquérir l'empire du ciel, et dès lors les anges¹ ne cessent de répéter : « Cela va sans dire. » Seigneur ! non, Roi ! non plus. On ne saurait te donner d'autre titre qu'en disant qu'il n'y a point de termes pour célébrer tes louanges. Ce nom de Sultan, ce n'est pas pour te l'appliquer qu'il a été créé, mais pour orner les monnaies ou illustrer la chaire². Ton cousin, qu'est-il, sinon le piédestal de la royauté ? Aussi sublime par la grandeur du mérite que par celle de la naissance, ton trône est trop élevé pour que le Ciel lui-même ose souhaiter et puisse désirer un centième de sa gloire. Le but de la création c'était toi. Lorsqu'on élève le palmier, il faut se résigner aux épines pour obtenir la datte. Tu es un autre ciel avec cette différence que tu évolues librement,

¹ Littéralement : *مقيمان فلک* « les habitants du ciel ».

² Les deux signes de la royauté indépendante en Orient sont le droit de battre monnaie et de faire dire dans les mosquées le prône du vendredi (*khotba*) à son nom.

d'Alexandre¹, on sait que, lorsque la lune a le glaive en main, il n'y a pas de cuirasse de lin d'Égypte qui puisse lui résister². Tant que la révolution du jour et de la nuit continuera à engendrer la succession des mois et des années, que sans toi il n'y ait ni succession du jour et de la nuit, du mois et de l'année, car ta vie est un choix fait parmi tout cela. Abandonne-toi sans réserve à la passion du vin et des chanteurs à la voix harmonieuse, puisque, par ta justice, le monde est délivré des agitations.

¹ La fameuse muraille élevée contre Gog et Magog. Consulter le *Marco Polo* de Yule, t. I, p. 55, note 3.

² Les rayons de la lune passaient pour doués de la propriété de percer les cottes de mailles. Nous avons dû sauter deux vers dont le sens est que le vizir triomphe de tous ses ennemis. Ils se composent d'images empruntées au jeu de trictrac : ششدر, داو بهفت, ندب, dont le sens exact m'est inconnu.

